

Trieste 1948

DANIEL ABIMI

L'agonie et la mort de mon père me semblent si lointaines, et si proches pourtant. Je me revois sur le toit du vivarium de Lausanne. Une flopée de bébés serpents, des vipères du Gabon, qui s'échappent de leur caisse sous l'œil attentif du patron des lieux, un erpétologue réputé depuis longtemps oublié qui, avec un long crochet en métal, récupère ceux qui s'aventurent trop loin dans un ballet de violet, de jaune, de blanc, de rouge et de noir. A mes côtés, le photographe Alain Ogheri, dit Alain le Merveilleux. Malgré son diabète et son début de tumeur quelque part dans l'intestin, il plaisante en toisant les serpenteaux; il est rapidement remis à l'ordre par le dresseur de vipères qui se contente de lui dire que le venin de ses protégés est d'autant plus mortel qu'ils sont petits.

De retour à la rédaction, je trouve un mot me demandant de rappeler ma mère. Immédiatement, je m'inquiète. En vacances quelque part en Valais, mes parents ne m'appellent jamais, du moins pas pour rien. Mon père a été admis d'urgence à l'hôpital. Confuse, ma mère m'explique que «papa» a eu mal au ventre et qu'ils sont en train de l'opérer.

Dans ma tête, la suite l'est tout autant, confuse.

Avons-nous parlé du cancer, ou évoqué même son nom? Je ne crois pas. Le traitement s'est résumé à de la seule radiothérapie. Jamais il n'a été question de chimiothérapie, pas de professeur ou de médecin pour le materner ou à qui parler, auprès de qui se réconforter, se rassurer. Forcément, cela ne pouvait pas être grave. Combien de mois plus tard est-il repassé sur le billard? Je ne sais plus, mais je le revois encore sur son lit des soins intensifs, entubé, amaigri, comme un oiseau déplumé et hagard. J'ai dû rester en face de lui quelques minutes seulement, me forçant à le regarder respirer derrière son masque à oxygène. Il n'a aucune conscience visible de ma présence. Machinalement, je suis sorti de l'unité post-opératoire, j'ai pris l'ascenseur et lorsque les portes se sont ouvertes je me suis trouvé face à Ogheri qui venait, lui, pour sa chimiothérapie. Mon père en haut, lui en face. Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. En silence, Alain m'a pris par le bras, et nous avons marché jusqu'à la cantine. Il m'a assis à une table, servi un café. Puis, sans même que je le remarque, Alain le Merveilleux a disparu, avec pudeur. Quelques années plus tard, la dernière fois que nous nous sommes vus, j'étais à la veille de partir pour l'Afrique, lui était en train de vivre ses derniers moments. En guise de cadeau, il m'a offert un disque de Neil Young, *Dead Man*, qui venait de sortir.

Mais avant ce départ, il y a eu d'abord la mort de mon père.

Une fin d'après-midi, quelques minutes avant 17 heures – je me souviens exactement de l'heure parce que je m'apprêtais à rejoindre mes collègues à la salle de briefing –, le téléphone a sonné sur mon bureau situé dans la salle de rédaction où une trentaine de journalistes œuvraient à la confection du journal du lendemain. Au bout du fil, ma mère. Au ton de sa voix, je comprends qu'à l'instant notre vie a basculé dans autre chose. Elle sort d'un rendez-vous avec le médecin de la polyclinique où mon père a été admis après une nouvelle crise de douleur au ventre. Selon lui, mon père n'en a plus que pour six mois. Il me semble que nous ne nous sommes pas dit grand-chose d'autre. Nous pouvions commencer à soustraire, jour après jour, ceux qu'il nous restait à vivre ensemble. Six mois, cent quatre-vingts jours. Ce qui fait peu, tout compte fait.

Quand la mémoire fait le ménage, elle garde, elle jette. Sans préavis. Selon une logique qui lui appartient, certes, mais elle le fait bien. Aujourd'hui, en y repensant, même en me concentrant, je suis incapable de remettre les souvenirs dans l'ordre, simplement incapable de retracer la chronologie de la maladie, ne serait-ce que cela...

Des mois avant, peut-être même deux ans, mon père avait subitement maigri sans que personne (soit ni lui, ni ma mère ni moi) ne s'en inquiète. Peu à peu, le colosse de mon enfance avait rapetissé. Et tout d'un coup, la maladie avait programmé sa disparition. Lui, son enveloppe physique, sa vie, ses émotions, son histoire, tout, entièrement tout, aspiré dans le même néant.

Bientôt, il ne sera plus rien.

Sur le moment, mon cerveau s'est mis en quête de je-ne-sais-trop-quoi, un truc qui devait ressembler à la recherche de l'enfance et son éphémère innocence.

Mes pieds ne touchent pas encore le sol, assis sur la cuvette des toilettes, mon père, de toute sa masse, est penché sur moi pour m'essuyer les fesses. Le matin, ma mère est partie tôt pour son travail – elle est secrétaire; toute sa vie, de son apprentissage à sa retraite, elle sera secrétaire. Lui me réveille, prépare mon petit déjeuner, puis il fait les lits, passe l'aspira-

teur, je le surprends parfois effectuant quelques exercices physiques, des exercices très modestes, ou je le vois mettre le nez dans le buffet du salon pour avaler un petit verre de slivovitz, une eau-de-vie aux prunes de chez lui, surtout les mois d'hiver – «pour tuer les microbes», se défend-il.

Ma mère travaille dans un bureau, mon père dans sa boutique. Autant que je m'en souviens, je passe mes journées avec lui. Les deux, nous apprenons ensemble à parler cette langue commune, le français. Rapidement, je finis par le distancer, lui continuera à noircir des cahiers en recopiant des phrases prises au hasard d'un journal mais sans jamais faire de vrais progrès.

Je suis devant le magasin de mon père à la rue Étraz. Je dois avoir quatre ou cinq ans, et je me tiens en équilibre sur une bicyclette bleue.

Mon père fait commerce de cache-pots, abat-jours et bibelots bon marché. Ma mère au bureau, je passe donc toutes mes journées avec lui. Sa boutique est ma crèche et le trottoir de la rue Étraz mon préau. Rampant sur la moquette grise, je m'invente un univers de jeu au milieu de colonnes en faux marbre, cendriers en albâtre, répliques en bronze de canons napoléoniens. Je ne pleure pas, je ne hurle pas, je souris tout le temps, surtout aux clientes, la plupart des vieilles dames du quartier des Mousquines, qui trouvent mon père si beau, si gentil, tellement exotique.

Derrière un rideau épais, il y a l'arrière-boutique.

Je me souviens clairement de cette pièce étroite et sans fenêtre, enfumée, éclairée par un néon, des tabourets en métal, du fatras qui déborde des étagères en bois, des rayons encombrés d'outils jamais utilisés et des bouteilles de slivovitz. Mais surtout, il y a cette table sur laquelle est posée une immense machine à écrire électrique de marque Olivetti.

Pendant cent quatre-vingts jours, nous nous voyons tous les jours.

D'une manière rituelle, il prend son Dafalgan, avale quelques aliments aux algues puis nous marchons un peu; et lui, toujours un sourire timide aux lèvres mincies lorsqu'il me regarde, cette fierté sans cesse.

Si notre promenade quotidienne nous mène au petit square au bout de la rue César-Roux, elle se raccourcit au fil des mois. Finalement, nous marchons d'une pièce à l'autre, lui s'accrochant à mon bras, silencieux, stoïque.

Nous parlons peu.

Un jour, en passant devant le miroir ovale de l'entrée, par un diabolique jeu de réflexion, je surprends le regard de mon père se porter sur son visage décharné. Jamais je n'oublierai ces yeux résignés, ceux d'un homme qui se voit mort. Quelques jours plus tard, il n'a plus marché du tout, sa vie s'est réduite à son lit et à la chambre à coucher, celle donnant sur une route bruyante et polluée, et dont les lourds rideaux étaient tirés, les volets fermés. Nous avons vaguement évoqué les soins palliatifs, il a refusé.

La semaine suivante, il était prêt.

Un samedi, ma tante Erika et mon oncle Gianfranco nous rejoignent à la maison. Nous sommes chacun, à tour de rôle, assis à son chevet, aux côtés de ce grand corps tout ridé qui se recroqueville, se noie dans les plis du drap. Il dit au revoir à chacun d'entre nous.

Étrangement, je n'ai aucun souvenir des mots qu'il m'a dit à cet instant, mais j'ai compris que mon père savait depuis des mois qu'il était condamné, il avait gardé le silence tout ce temps pour nous préserver.

Le lundi matin, une ambulance est venue le chercher pour le conduire à Villeneuve, dans un centre de soins palliatifs. Il partage sa chambre avec un homme atteint d'un cancer du cerveau. Je me souviens parfaitement de lui, la tête enflée, assis résigné sur le bord de son lit, le dos droit, il nous regarde, sans plus cligner des yeux.

L'après-midi, nous avons pu parler avec mon père. Avec ses mots à lui, il m'a dit combien il m'aimait et pourquoi il pouvait partir en paix, me sachant aux côtés de sa Margrit, sa femme, ma mère. Le lendemain, vers sept heures du matin, un appel nous informait de sa mort.

Une heure plus tard, nous marchons sous le viaduc de l'autoroute avant de le retrouver, étendu sous un drap blanc. Un pansement retient sa mâchoire, une simple bougie éclaire son visage. Son voisin de chambre, comme s'il n'avait pas bougé depuis la veille, est assis sur le rebord de son lit: il reste silencieux, se contente d'un geste de la tête pour nous dire sa compassion. Le temps d'un café, l'infirmière qui a passé les derniers instants de mon père avec lui nous raconte sa dernière nuit, paisible selon elle, et ses ultimes paroles. «Il m'a beaucoup parlé de vous, de sa famille, de son village.»

Sans transition, nous nous retrouvons une heure plus tard, ma mère et moi, face au préposé des pompes funèbres, situées alors à la rue Beau-Séjour. Avec beaucoup de gentillesse et de prévenance, il nous ramène sur terre, le choix du cercueil, du faire-part et je-ne-sais-plus quels détails; une pensée réduite au trivial, qui te soulage du vertige du néant en t'obligeant à choisir entre le laiton ou la dorure, le chêne ou le sapin.

biblio

La Saison des mouches

Ed. Bernard Campiche, 2023.

Bora Bora Dream

Avec Emilie Boré, BSN Press, 2017.

Le Baron

Ed. Bernard Campiche, 2015.

Le Cadeau de Noël

Ed. Bernard Campiche, 2012.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn, de la Fondation Minkoff et de l'Association [chlitterature.ch].



MATTHIEU GAFSOU

bio

DANIEL ABIMI est né en 1965 à Lausanne, où il a exercé différents métiers, comme celui de veilleur de nuit, chauffeur de taxi, journaliste et fonctionnaire. Il a longtemps travaillé pour le Comité international de la Croix-Rouge, principalement en Afrique et en Asie centrale. Auteur de polars, il a publié l'an dernier *La Saison des mouches*, ultime volume de sa «trilogie lausannoise» entamée avec son premier roman, *Le Dernier échangeur* (2009).

Nous publions ici l'extrait d'un projet en cours d'écriture, *Trieste 1948* (titre provisoire), un récit imagé par le photographe Matthieu Gafsou: à partir de presque rien, Daniel Abimi veut reconstituer le trajet d'une vie, celle de son père d'origine albanaise, parti d'un petit village du sud de la Serbie pour finir en Suisse, sous un viaduc autoroutier, dans une chambre d'une unité de soins palliatifs à Villeneuve. Le fil rouge de ce récit est l'enquête d'un fils qui veut découvrir pourquoi, le 10 novembre 1950 (jour de son 22^e anniversaire), son père a déserté l'armée yougoslave pour «fuir à l'Ouest», dans une Europe dévastée, en pleine guerre froide. **CO**